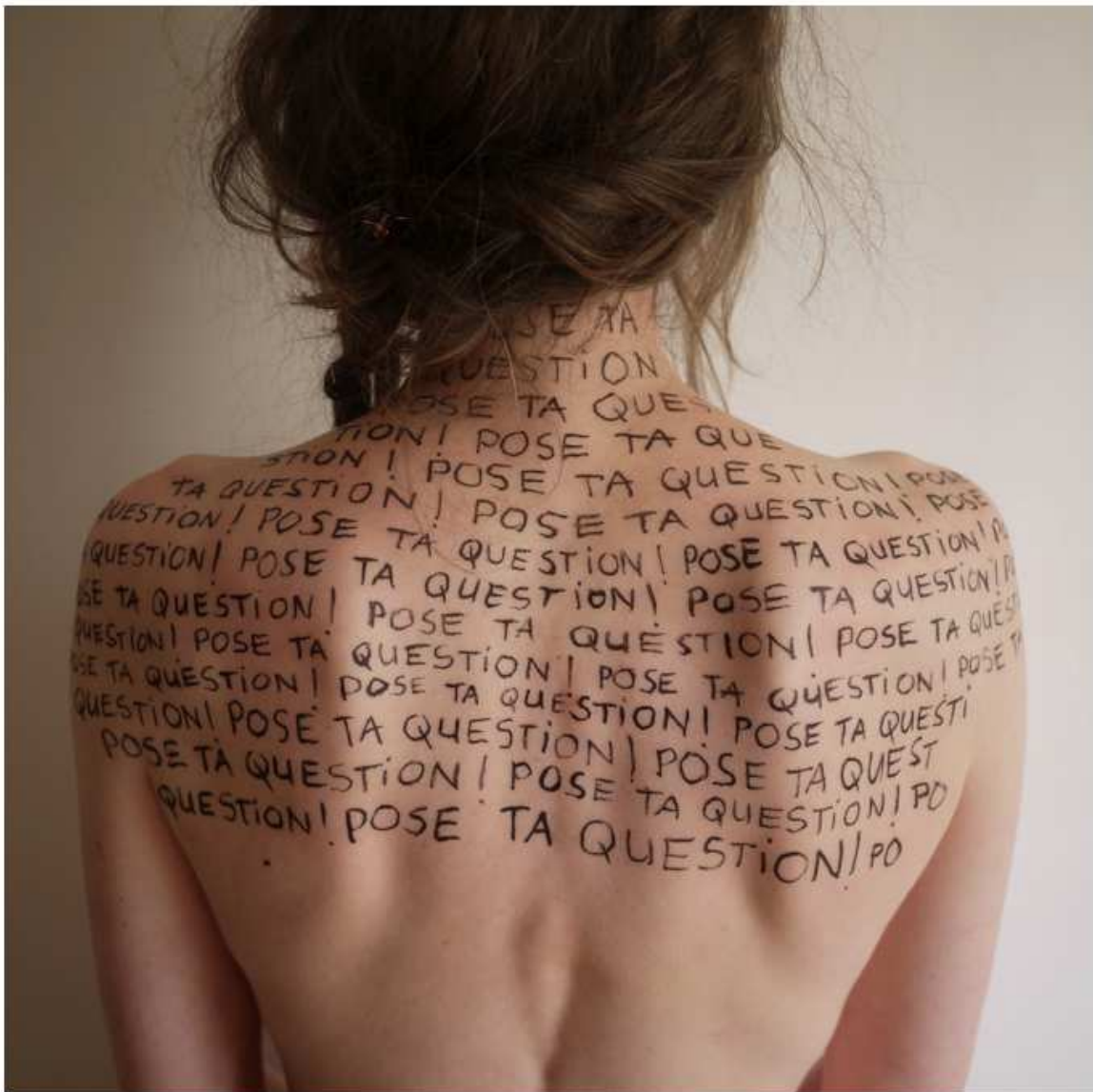


Création janvier 2014 au Théâtre Vanves



jEbRûLE

Un spectacle de et avec **Marie Payen**
Collaboration artistique **Leila Adham**
Lumières **Hervé Audibert** / Son **Raphaël Chassin**

Production Compagnie UN+UN+, avec le soutien du Théâtre de Vanves
Diffusion et administration En Votre Compagnie

Contact diffusion Olivier Talpaert
06.77.32.50.50 / oliviertalpaert@envotrecompagnie.fr

Le spectacle

« La mémoire n'est pas en nous, c'est nous qui nous mouvons dans une mémoire-Etre, dans une mémoire-monde. » Gilles Deleuze

Une voix, qui ne sait pas à qui elle appartient, répond à une question qu'elle n'entend pas, et raconte une histoire qu'elle a oubliée. C'est l'histoire d'un monde sans père, sans foi ni loi, sans ordre, sans grammaire, sans destination, sans signalétique.

JEBRÛLE est une proposition d'écriture théâtrale, improvisée pour une grande part. Le texte ne sera ni écrit, ni appris.

Un travail sur la langue, qui se réinventera elle-même tout en se consumant dans l'oubli.

Lapsus, mots-valise, langues imaginaires, images-sons enfouis ou refoulés, tabous, images perdues-fixées-déformées-recomposées, tentatives toujours recommencées de donner forme au passé, voilà de quoi se nourrira l'écriture parlée et improvisée chaque soir.

Notes d'intention

JEBRÛLE sera une pièce pour une voix, une pièce sur **les failles de la mémoire**, avec pour fil conducteur **la disparition du père**. Une voix cherche à raconter le passé, et à dresser un portrait du père disparu, mais elle l'inventera à partir des lapsus, des faux souvenirs, des tabous, des sensations premières gravées, des associations libres, semblant suivre en direct les errances de son propre cerveau, cherchant à **donner forme au passé dissout dans l'oubli, à l'inconnu qu'on garde en soi**.

Un texte d'ombres, et de refoulement.

C'est donc un travail sur la langue. Je cherche à atteindre un point où le langage crée de la mémoire vive, et pas le contraire.

On écoute ce personnage sans mémoire et sans nom déplier au présent ses souvenirs inconscients, réinventés par le langage, et n'existant sur cette scène que dans le partage de ce mystère, de cette exploration de la pensée, puisque de connaissance il n'y a plus. La voix a tout oublié, jusqu'à la grammaire de son enfance.

Des formes apparaissent et disparaissent, des figures passent, des voix chantent, des histoires se racontent....

La deuxième partie du texte, est au contraire une séquence d'hyper-mémoire, comme on en a parfois à l'approche de la mort...restitution très fidèle d'un repas familial juste après la mort du père, rejoué toujours par cette seule voix. L'actrice jouera tous les dialogues.

La fin du texte est une « réplique » du père, comme si la parole, la langue avait réussi à l'incarner, à le saisir quelques instants ...

JEBRÔLE, ce sera la langue d'un monde sans (re)père, sans loi, sans points cardinaux, sans échelle, sans syntaxe, sans ordre, sans mesures ni proportions. Comme la Nature en somme....

Une danse dans la Mémoire-Monde. Une longue hallucination.

JEBRÔLE, parce que ce n'est jamais fini, j'y suis presque, je chauffe, je chauffe, je m'approche d'une forme, ça y est ça se forme, je tiens quelque chose d'un récit, d'une histoire, d'un bloc de mémoire, et... et non, j'ai oublié, c'est dissout à nouveau, il faut repasser par l'informe, par la danse mystérieuse des mots dans l'air...

Marie Payen



C'est une étonnante machine que celle inventée par Marie Payen
Un travail sans texte
Un spectacle sans metteur en scène
Un dispositif où tout est possible donc
Mais dans lequel tout est à faire.

Et que signifie faire (du théâtre) ici ?
Que fait l'actrice qui a choisi d'être abandonnée ?
Elle chute
Dans le tout fond de la mémoire
L'espace est hanté
Des figures familières apparaissent
Mais se dérobent avant d'avoir livré leur secret.

Elle danse
Avec les morts
Elle met les pieds dans la tombe
Elle donne son corps
Elle joue.

Elle est la mère puis le père
Elle invente des histoires qui ne sont pas vraies
Comme la reconstitution est impossible
Elle fait et défait, sans fin.

Leila Adham

L'équipe artistique



Marie Payen est comédienne, formée à l'école du TNS. Elle travaille au théâtre et au cinéma, avec des metteurs en scène tels que Pierre Maillet, Jean-François Peyret, Lilo Baur, Jean-Baptiste Sastre au théâtre, et Jacques Maillot, Solveig Anspach, et François Dupeyron au cinéma.

Elle tient le rôle titre dans *Médée* de Sénèque, mise en scène par Zakariya Gouram et créée au Théâtre de Vanves en 2004, puis en tournée jusqu'en 2008.

Elle crée aussi ses propres spectacles, concerts et performances, parmi lesquels *La Cage aux blondes* (avec Aurélia Petit, création Chaillot en 2005), *Le loup dans ma bouche* (chansons), *Le Cabinet Payen* (concerts pour une personne dans les toilettes des hommes du Théâtre du Rond Point, création en 2011).

Avant de créer *jEbRÔLE* au Théâtre de Vanves en janvier 2014, elle a joué *Phèdre* de Sénèque, mise en scène d'Elisabeth Chailloux en novembre 2013 au Théâtre des Quartiers d'Ivry. Également en 2014, elle a joué dans *Troyennes* de Kevin Keiss d'après Euripide, mise en scène de Laetitia Guédon, au Théâtre 13 puis en tournée.

En 2015, elle a repris *jEbRÔLE* au Théâtre des Halles à Avignon, puis au Théâtre Studio d'Alfortville et à La Loge avec l'aide d'Arcadi Ile-de-France. Elle a également joué dans la dernière création de Chantal Morel au Théâtre du Soleil (*Ils ne sont pas encore tous là...* d'après Anton Tchekhov).

En 2016, elle jouera dans *Tailleur pour dames* de George Feydeau, dans une mise en scène de Cédric Gourmelon, au CDN de Sartrouville puis en tournée, et dans *La Cuisine d'Elvis* de Lee Hall, mise en scène Pierre Maillet, à la Comédie de Saint Etienne et au Théâtre du Rond Point.



Leila Adham est maître de conférences en études théâtrales à l'université de Poitiers, où elle dirige le Master de dramaturgie. Elle collabore à plusieurs spectacles dont *Médée* de Sénèque mis en scène par Zakariya Gouram aux Amandiers, *Jan Karski (mon nom est une fiction)* de Yannick Haenel mis en scène par Arthur Nauzyciel (création à l'Opéra théâtre – Avignon), *La Mouette* de Tchekhov mis en scène par Arthur Nauzyciel (création pour le Palais des Papes - Avignon). Depuis 2013, elle collabore au projet *jEbRÔLE* avec Marie Payen.

Revue de presse

« Marie Payen au Théâtre de Vanves : que ceux qui n'ont pas vu ce travail s'y rendent immédiatement. Ce qu'elle ose au plateau, à vue, en direct, sans filet, on n'a jamais vu personne le tenter de la sorte. Une exploration en forme de retour aux racines, du théâtre, du mot, du jeu, de la présence, improvisation et prise de risque maximal mélangé à une dextérité qui dit que la comédienne est grande. Il y a tant et tant de pistes à suivre dans ce projet qu'elle a conçu toute seule et mène à bien toute seule qu'il faudrait des pages entières pour en parler. Voilà où peut renaître un théâtre qui doit se réinventer s'il ne veut pas crever sur place. C'est dans le cadre d'Artdanthé, ça bouillonne la bas, ça jaillit de tous les côtés. Quel type ce Alfarroba ! Quel cadeau ce Je brûle ! »

Joëlle Gayot / France Culture

« Il faut voir Marie Payen à la Loge en ce moment. Il faut la regarder scintiller, se mouvoir, émouvoir, toute entière dédiée à la volupté de jouer. Il faut l'entendre dans sa vérité multiple, décrasser la notion même de "je", se démultiplier, accoucher son enfance et son histoire, en direct. Raconter, inventer, se remémorer, au fond, seul compte l'élan. Ah, le pouvoir de la formulation. Il faut l'écouter cette comédienne, cette âme qui se délie dans le mouvement de la langue. Il faut goûter la force et l'audace de sa proposition, en faire l'expérience intime et intense, se faire son propre voyage, ses propres images, son propre film. Cette femme qui s'improvise dans le face à face du public, qui s'autorise... Cette femme qui, comme une offrande, laisse libre cours à sa parlure intérieure, à une langue qui s'échappe, se cherche, retombe sur ses pieds non sans nous avoir emportés en mille lieux, mille contrées, dans nos mémoires solitaires et partagées ».

Marie Plantin / Pariscope

« Dans cette mise en scène singulière, Marie Payen revient avec une désarmante simplicité à ce qui fait l'essence du théâtre : le besoin de récit. La comédienne prend ce besoin à bras le corps et nous en offre une vision à la fois âpre et douce. Elle nous entraîne dans un beau voyage improvisé qui tourne autour d'un noyau de sens qui n'existe pas. Grâce à ce spectacle, on repartira avec l'idée qu'il n'est nul besoin d'une explication toute faite pour vivre dans ce monde. Seul le récit nous porte, nous fait et nous défait [...] Marie Payen agit avec nous comme une mère qui nous raconte des histoires au-dessus du berceau, qui nous amuse, qui nous fait des grimaces, qui nous rassure. On se laisse emporter par sa douce voix et sa bienveillance. On repart avec, accroché au cœur, un sentiment de mélancolie, de douceur et de vertigineuse joie de vivre ».

Théâtrorama

« C'est un pari digne de ce nom qu'il faut annoncer, diffuser, mais surtout prendre, comme spectateur, aussi audacieusement que Marie Payen l'a pris comme actrice, et José Alfarroba comme directeur de théâtre. C'est le pari d'un spectacle qui change la donne, que Marie Payen présente au théâtre de Vanves après un an de recherches et de répétitions. Longeant une étendue de bandes magnétiques que la lumière transforme en matière de scintillements imprévisibles, devenue la plus saisissante métaphore des éclairages alternatifs de notre mémoire et de ses nœuds, la comédienne vient droit au public l'avertir : qu'il s'agit d'une histoire orpheline, parce qu'elle s'écrit sur une absence ; et par conséquent d'un spectacle sans texte, sinon celui que composeront chaque soir, au gré de l'improvisation, son corps, sa bouche, sa déambulation et sa rêverie dans les strates du souvenir, sa danse intérieure, et l'écoute des spectateurs.

Quittant le bord du plateau pour son centre, les deux pieds enfoncés dans ce déploiement de matière noire à revisiter, la comédienne rentre alors en elle-même pour dévider les écheveaux de la parole, reflets des circonvolutions au sol, avec lenteur, avec précaution, avec une intensité qu'égale presque aussitôt l'écoute que sa parole fait naître. Car le pari de cette performance tient à l'efficacité de l'opération proposée, qui transforme une histoire toute personnelle, littéralement cousue de trous, en caisse de résonance de nos souvenirs les plus enfouis, de nos affects les plus troubles. Affrontant ce récit suspendu dans le vide – qui prend chaque soir le risque de se perdre –, un récit auquel rien ne le prépare, le spectateur est absorbé par le corps en creux de Marie Payen, un corps évidé pour y accueillir les mots, les voix et les sensations passées, autant que les projections imaginaires du public. Avec rien, avec son immobilité qui fige la respiration des auditeurs, avec ces longs filaments brillants s'enroulant autour d'elle, et deux gestes décisifs, la comédienne disparaît – et l'impression d'assister à sa métamorphose en cet Autre qu'elle cherche à rejoindre est de celle qu'on éprouve rarement au théâtre.

Aussi la tension du côté de la salle est-elle double : à la fois attention rivée aux lèvres de l'actrice égrenant une à une les syllabes responsables du récit, de sa couleur, de son débit, de son ouverture ou de ses replis ; et sidération face à la maîtrise que requiert un tel exercice, exigeant simultanément vigilance et abandon, engagement total et recul critique. La salle est ici partie prenante du projet, les phénomènes d'écho intérieur ne pouvant advenir que par une sorte de communion dans la concentration. Elevé à ce niveau d'intelligence, de finesse, d'audace, le spectateur sort de *Je brûle* profondément irradié.

Le pari de Marie Payen tient à ce manifeste splendide : « La forme ne résout rien. » Puisque c'est le mouvement même par lequel nous réformons et déformons sans cesse le passé qui témoigne de la vie de la mémoire, elle choisit l'improvisation, faisant de ce spectacle une gageure : pour l'acteur, dont il renouvelle le travail ; pour le spectateur, dont il déplace la posture et les attentes ; pour le lieu théâtral, qu'il inscrit dans une autre temporalité, et dans une autre finalité. »

Marion Alev / Au Poulailier / Blog

« Une *forme nouvelle*, c'est à cela que Marie Payen s'expérimente et nous invite à expérimenter avec elle. Comme on ferait ensemble un voyage qui n'a jamais été fait, un voyage intérieur où le présent accouche la mémoire, et en réalité accouche de lui-même. Et l'on assiste en effet à un spectacle à la forme inconnue, un spectacle qui s'écrit au présent.

« *Je Brûle.* » Marie Payen brûle. Ses mots brûlent. Le temps présent, l'être, ce présent en lequel nous sommes enfermés et qui ne cesse de brûler et de partir en fumée, un instant après l'autre, et qui n'a d'autre consistance, d'autre épaisseur que celle que tisse la mémoire de tous les instants qui ont été et qui ne sont plus, tous ces instants précieux qui ont été et qui nous ont échappé, mais qui sont ce que nous sommes. Alors on voudrait posséder les mots qui puissent les saisir, leur donner une forme qu'on parviendrait à comprendre. Arrêter le temps, fouiller la mémoire et saisir ce feu insaisissable en lequel on se consume, en lequel on existe.

Marie Payen, à l'image du jeune Treplev, ou d'un chef de gare, annonce le voyage. Il n'y a pas de spectacle, pas encore. Il n'est pas écrit, il va s'écrire. L'on sait seulement qu'il s'agit du père, et puis d'une question. La question du père, de son absence. Il n'y a pas de spectacle et au commencement, donc, il n'y a rien. Puis vient le premier mot. Non, pas un mot, le début d'un mot, une syllabe, ou peut-être seulement un son, le premier son. « Pppp... Ppppa... PaPppp... » Informulée, la question est posée, l'absence est béante.

Un mot, ou un son, qui en appelle un autre. Une suite de mots, pas tout à fait une phrase, ou une phrase pas tout à fait terminée, chaque mot, chaque son étant une invitation pour le suivant, chaque mot accouchant d'un autre, chaque phrase cannibalisant la précédente. Des images se forment, des idées, des morceaux d'histoire, des morceaux de mémoire, qui s'emboîtent ou ne s'emboîtent pas les uns dans les autres, tel un puzzle sans fin.

Parce que bien entendu, il n'y a pas de réponse. Juste un chemin que l'on parcourt, un labyrinthe que l'on arpente, un vide que l'on tente de combler. On s'approche, on s'éloigne, parfois l'on brûle, jamais l'on en a fini. L'on s'arrête seulement quand on est trop épuisé pour poursuivre, ou parce que l'on a atteint un promontoire où l'on se trouve bien et que l'on décide de s'y reposer. Comme un oiseau sur sa branche, entre deux envols.

Il n'y avait pas de texte. Marie Payen écrit le sien, nous l'écoutons et nous écrivons le nôtre. A chacun sa mémoire, à chacun son présent. A chacun sa question. « *Voilà* », conclut Marie Payen, comme pour dire que voilà, je vous ai tout donné, faites-en ce que vous voudrez. Et chacun de s'en retourner à l'intérieur de lui-même avec son propre petit texte, largement inachevé, forcément inachevé et se demandant ce qu'il va bien pouvoir faire avec ça. Vas-y mon grand, pose ta question ; allez, va, n'aie pas peur, pose ta question ; et à ton tour va-t'en brûler...

J'ignore si, pour se risquer en une pareille entreprise, il est préférable d'être courageux ou inconscient, voire complètement dingue – être une tête brûlée -, ce qui est certain c'est que pour s'aventurer en une telle traversée, au long de ce fil ténu de la mémoire, un fil qui se recrée à chaque pas, il y faut toute la générosité et toute la finesse d'une grande comédienne.

Elle est seule. Elle n'a que ses mots et son corps, dont émergent – ou débordent – les personnages de sa mémoire familiale. Des ombres qui prennent formes, disent ou refusent de dire, et s'effacent aussitôt, des ombres ou des flammes, qui sortent d'elle et puis y retournent, de son ventre et en son ventre. C'est un accouchement qui ne cesse de se recommencer, chaque mot est accouché, la mère est accouchée, les

frères et les soeurs, et puis enfin le père. Travail, accouchement, délivrance, et puis travail encore. Elle est seule, elle est multiple. *En elle, la conscience des hommes s'est conjointe aux instincts des animaux, et elle se rappelle tout, tout, tout. Et elle revit en elle chaque vie.* Elle brûle, sans se consumer.

Marie Payen nous fait don d'un spectacle indispensable, parce qu'il n'a jamais été fait et parce qu'au moment-même où il se fait, prenant forme sous vos yeux, forme inconnue, jamais vue, il est tout simplement vivant. Intensément vivant. Comme une émotion. Ou un brasier. »

Chez dedalus / Blog

« Ce qui parvient d'abord, c'est cette fragilité qui naît d'une mise en danger maximale ; sans texte écrit, elle soliloque, se souvient, invente, fantasme pour créer enfin cette histoire qui lui manque. Ce numéro intime d'équilibriste réussit l'exploit d'embarquer tous nos inconscients dans le même périple, à l'unisson de sa voix et des méandres provoqués par le hasard des mots. Ce théâtre-là ose, et Marie Payen propose chaque soir un nouveau fil tendu par-delà le temps et au-dessus du vide. »

Marie Sorbier / I-O Gazette

« Elle entre en scène le plus simplement du monde, Pieds nus, jean slim, haut à paillette tout en transparences, dos dénudés, les cheveux noués à la va vite s'échappent de l'élastique. Bonjour. Merci d'être là. Marie Payen nous parle, elle s'adresse à nous et explique brièvement ce que qu'elle va faire. On appelle cela une performance, mais ce mot, elle ne le prononce pas. Elle nous confie les règles du jeu, en quelque sorte, en l'occurrence le dispositif de ce solo qui a pour particularité de ne pas être écrit, ni appris du coup, mais de s'écrire en direct. A même le plateau. A l'envers des habitudes, à l'inverse du souvenir qui produit du langage. Là, c'est la langue qui convoque la mémoire, l'invente, l'appelle, la révèle, l'invente. La langue qui s'engendre elle-même, dans ses bégaiements, ses à-côtés, son époustouflante liberté. Avec *Je Brûle*, Marie Payen se met au défi à chaque représentation. Bien sûr, il y a des lignes, des fils autour desquels s'enroule l'improvisation. Le père absent, perdu, disparu, la famille, nid à paroles tranchées et tranchantes, l'enfance, l'indécrottable, la sienne peut-être, la nôtre aussi, celle du voisin qui sait, sujet inépuisable d'imagination et de jeu. Au sol, des kilomètres de pellicules, guirlandes enchevêtrées de négatifs noirs, masse insondable dans laquelle la comédienne plonge, telle une anguille miroitante, sirène échappée d'un conte, pour refaire surface, drapée de ces ligaments amalgamés aux reflets étincelants. C'est un flot d'images, des sensations, d'évocations que cette proposition d'une audace folle. Une expérience de poésie à brûle pourpoint. »

Marie Plantin / Magazine Théâtre(s)

Une proposition autour du spectacle...

La **Compagnie Un+Un+** a été créée par Aurélia Petit et moi-même, en 2005 ; nous réalisons alors un premier spectacle : La Cage aux blondes, qui s'est joué en 2005 et en 2007 au Théâtre National de Chaillot, dans la petite salle le studio.

Un+Un+, ça voulait dire pour nous : nous formerons un groupe jamais fermé, jamais fini, composé de singularités irréductibles à ce groupe. Le Un sera toujours augmenté, jamais réduit.

Et ce groupe fonctionnera comme une sorte d'essaim d'abeilles sans reine. Pas de metteur en scène roi, pas d'organisation verticale. Nous chercherons le temps et les moyens de productions adéquats, mais nous ferons des spectacles sans chef, sans « patron ».

C'était il y a 10 ans, nous n'avons pas inventé d'autres spectacles ensemble (Aurélia P. et moi), mais la formule a fait son chemin, et au moment de travailler sur ce solo qui est devenu **jEbRÔLE**, j'ai cherché des amis qui pourraient m'aider à bâtir un spectacle en venant « à tour de rôle » me donner des retours, des lectures de ce travail. Certains (Leila Adham, Hervé Audibert) se sont attachés plus particulièrement au travail que j'essayais de faire. Ils étaient inspirés et avaient envie de revenir, plusieurs fois. Ils sont devenus de très proches collaborateurs.

D'autre part, La Cage aux blondes en 2005 comptait parmi les premières tentatives d'écriture qu'on appelle aujourd'hui « écritures de plateau ».

Un texte écrit à partir d'un travail d'improvisation des comédiennes.

De mon côté, le rapport de l'acteur avec son « présent éternel », sa capacité à « faire naître » chaque jour son interprétation grâce à l'improvisation, sont devenus au fil du temps la colonne vertébrale de mon travail.

jEbRÔLE allait forcément participer du même processus, celui d'une recherche de liberté toujours plus grande de l'artiste. D'une faculté de déplacement de l'actrice, d'une capacité à se fuir soi-même, à fuir ses propres territoires assignés (le bien-faire, la dépendance envers la mise-en-scène), pour conquérir des Amériques intérieures, des terres neuves, inexplorées.

Il s'est passé une chose inattendue au cours des répétitions : il nous est apparu qu'il était possible d'écrire un nouveau texte chaque soir. Que c'était possible, sans renoncer à une dramaturgie construite, voire complexe, d'écrire au présent du présent du plateau, en suscitant cette « hésitation prolongée entre le son et le sens » qui constitue pour Paul Valéry une définition de la poésie.

L'improvisation comme politique d'émancipation dans l'Art vivant.

« Le public ne s'émancipera, nous dit Jacques Rancière, que s'il lui est offert d'observer l'artiste en train de s'émanciper lui-même. » L'émancipation agit par résonance, par contagion, et surtout par accident !

L'improvisation est essentiellement une discipline du contre-pouvoir, de la multiplicité contre l'ordre établi, de l'accident contre le pouvoir de l'organisateur. C'est

l'écoute qui gouverne, et la capacité à se dépouiller de son savoir-faire, au profit du présent.

L'improvisation est envisagée dans jEbRÔLE comme une tentative poétique absolue, c'est-à-dire une écriture où le son et le sens sont impossibles à dissocier, et où l'auteur n'existe pas en tant que « père/mère » de son écriture, mais où à l'inverse c'est la langue elle-même qui fait advenir l'auteur, le personnage, l'actrice.

Je voudrais proposer, autour du spectacle, des rencontres, des ateliers de travail d'un ou plusieurs jours avec des groupes amateurs ou professionnels, où l'on aborderait cette notion d'écriture de l'hyper-présent, par des exercices très simples et très ludiques, des jeux, des situations de plateau, des jeux d'écriture parlée.

Car une des forces majeures de cette pratique, c'est qu'elle ne nécessite aucune formation préalable, aucun savoir présumé. Tout le monde peut s'y essayer et en sentir très vite les effets sur la pensée, sur le corps, sur la créativité.

Improviser, c'est s'offrir une existence nue, blanche, se révéler tout en se libérant de soi-même. J'ai l'impression qu'improviser constitue en soi un questionnement sur le fait même de parler, sur l'action même de prendre la parole. On le sent très clairement dans le travail du plateau : il n'y a pas de justification intellectuelle ou morale au fait d'énoncer. C'est l'énonciation elle-même qui engendre une pensée, un discours.

Comme il me semble important aujourd'hui de redessiner des chemins de dialogues, d'écoutes, de reconquérir des espaces où les mots se délient, se déchaînent !

Marie Payen





Crédit photos : Rodolphe Gonzales

Remerciements:

Thomas Germaine, Lise Payen, Pierre Maillet, Vladislav Galard, Florence Janas, Gilles Kneusé, Salima Boutebal, Sylvain Groud, Elisabeth Chailloux et le Théâtre des Quartiers d'Ivry, Nicolas Roux et le Théâtre du Rond Point, Rebecca Conventant et l'Association l'Equipage.